

DE LA SERIE, CHEZ FRANCIS PELLERIN.

Une ruelle à dominante rouge. Le tracé vert cernant les formes donne figure à une rue étroite, écrasée d'un soleil qu'on ne saurait situer : hors les murs, hors la toile. Des pignons aux façades, du sol aux murs, la lumière vibre et rebondit, tandis qu'une découpe humaine, à peine une ombre, improbable à cette heure, va son chemin... le lourd silence d'une heure chaude... l'Espagne ? « mon Espagne » ne se sent pas trahie.

La toile change. L'heure d'un petit matin- ou serait-ce d'un soir?- le dessin est le même : les maisons, les percées de lumière, la forme humaine... Cerné rouge des choses. Le ruban de lumière s'impose davantage à l'angle des maisons, davantage massives. Discrètement présente la silhouette se glisse dans le frais du matin ou de l'ombre enfin là. L'air ambiant se fait net... limpidité... fraîcheur... quand le village s'ensommeille ou se repose encore... pour un peu une odeur, ou bien un aboiement venu ponctuer l'espace...

L'expérience se poursuit autant de fois que se suivent les toiles... les multiples possibles s'y jouent et s'y rejouent avec le même et l'autre, orchestré par un dessin constant mais de couleur changeante. Les éléments mis en lumière interprètent le jeu, d'une toile à l'autre.

Jeu de rapports ? Musique ? Variations sur thème ? Ou, pourquoi pas, « Série » ?
« Peinture sérielle » ?

Dessin, couleurs, tracé, rapport de couleurs choisies pour exprimer les multiples possibles... événement de la Série en peinture ?

quoi qu'il en fut... merveilleux de goûter dans l'abondance cette harmonie des choses et des heures sans cesse renouvelée !

Abondance ou multiplicité ? Comme un regret qui sourd...

Rien de semblable cependant à l'effroyable épreuve de la prolifération...

Un instant le bonheur plein de l'abondance d'abord reçue, s'inquiète . La Série : une façon de se reprendre- de s'y reprendre?- là où l'oeuvre magistrale intense aurait pu, aurait dû suffire ? N'était-elle pas promesse, vie ?

S'agit-il d'une lumière d'été, voire de « la » lumière révélée par le jeu des possibles, objet visé et convoité dans un rapport sériel ? S'agit-il bien de cela quand bonheur est au fond de céder à l'invite ! Non pas pour s'y dissoudre et avec soi le monde ; mais pour s'y rencontrer autre qu'on se croyait, s' éblouir de lumière, y découvrir un monde tout vibrant de lumière... comme par bonheur !

Etrangère, étrange et pourtant familière : une peinture souvent surprend mais parfois... elle vous parle.

« Vous parle » ? mais de quoi donc ? De quoi donc que vous ne pourriez dire, que vous n'accepteriez de dire, de vous raconter si par bonheur vous pratiquiez la peinture, plus encore « cette » peinture ?

Etait-ce bien l'Espagne ? Question vaine et même davantage : question impertinente ! C'était « mon » Espagne : ou plutôt c'est ainsi que je dirais l'Espagne si par bonheur m'était donné de parler « ce » langage.

Au fond qu'elle soit sérielle ou répétitive, qu'importe. Mais cette peinture qui prend des libertés n'est-elle pas au tournant d'une Histoire ? Non plus une peinture qui se conçoit comme signe sur les brisées de la représentation de l'objet et de l'espace- Non plus d'ailleurs une peinture qui se croit expressive d'une intimité voilée et révélée ni davantage une peinture qui croit prêter sa voix à quelque idée ou sentiment cherchant son héraut. Mais une peinture qui s'adresse à nous, comme une parole, sensible qu'elle s'adresse à l'autre « au regard qu'il

aura » (F.P), qu'elle s'y livre avec les seuls moyens de la peinture comme se livre au dialogue la parole adressée. Une peinture qui admet qu'aucun sens ne soit enclos en elle, mais toujours à surgir d'une rencontre possible.

Alors « œuvre ouverte » ? Oeuvre ouverte au regard empreintant des chemins disposés , déjà là, pour retrouver un sens ? L'actif du regard serait-il de redire ? Nul sens à retrouver non pas dire ou redire mais parler de concert. Entrer en peinture. Faire une rencontre que, pour soi, on innove avec les seuls moyens de la peinture. Comme l'artiste lui-même, s'éprouver en peinture... et puis... et puis...

« Voici...
comment le dire ?
Cette perte de vue
où les choses en retour
ne trouvent nom qu'après » (F.P

La Série simple stockage d'oeuvres parentes mais dont la différence autant que le rapport supporterait l'enjeu ?

Ou plutôt, davantage, occasion renouvelée de rebondir d'une œuvre à l'autre ? Aucune logique de la couleur suffirait par avance pour structurer l'ensemble. Le peintre le sait bien...

Sur une toile blanche, un tracé rouge , un tracé vert.... et puis après ??? Là tout commence. Nulle antécédence ni de la chose ni du sens sur l'oeuvre à naître, sur l'oeuvre à faire. L'oeuvre advient dans un faire : comme une transaction, comme une transgression aussi où ce que l'on cherchait s'ignore, rebondit autre qu'on le croyait et trouve sens... après !

La Série ? Trace d'un mouvement de peindre où le peintre lui-même s'éberlue de lumière, tente ce qu'il ne sait, hormis sa compétence. Trace d'un mouvement de peindre, chaque toile est un problème et non simple exercice, même si on y excelle. Et dans la solution , oh combien tâtonnante, à l'approche incertaine, l'aperçu déchirant de ce qu'on abandonne.

Un tracé rouge... un tracé vert... chance de voir advenir ce qui, entre'aperçu, s'offrait comme gageure...un risque que l'on prend, comme on prend la parole, de trouver en chemin la chose jamais vue, autre qu'on l'attendait.

Extraits de l'article écrit en 1982
par Monique Merly.